

# L'imagination poétique dans l'oeuvre de Saint-John Perse

Monique Parent

Volume 1, Number 1, février 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036181ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036181ar>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

## ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this article

Parent, M. (1965). L'imagination poétique dans l'oeuvre de Saint-John Perse. *Études françaises*, 1(1), 5–25. <https://doi.org/10.7202/036181ar>

## L'IMAGINATION POÉTIQUE DANS L'ŒUVRE DE SAINT-JOHN PERSE

S'il est en notre temps un poète aimé des dieux, c'est bien Saint-John Perse. La destinée semble lui avoir offert tout ce qui peut enrichir une vie d'homme. Né à la Guadeloupe en 1887 d'une famille de vieille noblesse française, Alexis Saint-Léger Léger connut dans l'affection familiale, une enfance éblouie de lumière et de jeux exaltants; les nombreux serviteurs de toute race, asiatiques ou africains, éprouvaient pour l'enfant une sorte d'adoration, et on raconte qu'un jour en l'absence de ses parents une servante hindoue l'emmena dans un temple, le peignit de safran et l'offrit toute une journée dans une niche à la prière des pèlerins. Cette enfance princière s'épanouit dans les merveilles de la nature tropicale, et un tempérament optimiste et enthousiaste permet à l'enfant de ne pas s'habituer, se blaser devant tant de biens; le soleil est sa joie, les fleurs l'émerveillent, le cheval qu'il monte est son ami, les journées en mer sur le bateau de son père lui laissent un souvenir inoubliable; la fièvre même et les visions qu'elle provoque l'enchanteront longtemps:

*Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande,  
appelant toute bête, qu'elle était belle et bonne.*

.....

*Le sorcier noir sentenciat à l'office: « Le monde est  
comme une pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus  
si le vent voulait rire ou pleurer... »*

*Et aussitôt mes yeux tâchaient à peindre*

*Monique Parent*

*un monde balancé entre des eaux brillantes, connaissent le mât lisse des fûts, la hune sous les feuilles, et les guis et les vergues, les haubans de liane, . . .*

Il est vrai que ce premier cadeau de la destinée, ce cadeau irremplaçable qu'est une enfance heureuse et choyée, ne lui est pas longtemps laissé; en 1898, la famille Saint-Léger Léger, ruinée par des tremblements de terre, est forcée de regagner la France, et Alexis qui a onze ans doit s'habituer à un pays bien gris et à l'existence étroite d'un enfant de la petite bourgeoisie française. Pourtant ce retour dans la métropole favorise ses études; fort doué, il acquiert peu à peu des connaissances encyclopédiques; les lettres classiques, la botanique et la physique, les mathématiques, le droit, la philosophie, la médecine psychiatrique, le passionnent. Cherchant un métier qui lui permette de voyager commodément malgré son peu de fortune, il entre à 27 ans dans la Carrière. C'est en 1914; entre 1916 et 1921, il réside à Pékin, et passe ses congés dans d'aventureuses expéditions sur terre et sur mer: au désert de Gobi, en Corée, au Japon, en Mongolie, en Asie Centrale, dans l'archipel malais et en Polynésie. Et c'est au retour d'une de ces expéditions qu'il écrit *Anabase*, dans un temple taoïste désaffecté. Son esprit vif et curieux déjà si cultivé, continue à s'enrichir de connaissances nouvelles et d'expériences originales. Les événements vont bientôt le porter à un poste élevé: en 1921 on l'appelle à la Conférence Internationale de Washington comme interprète; Aristide Briand, séduit par sa distinction, son intelligence et ses trouvailles de langage le prend pour secrétaire. De 1925 à 1931, il dirige son cabinet diplomatique. De 1931 à 1940 il est Secrétaire Général des Affaires étrangères (le premier poste après celui du Ministre, et plus stable que ce dernier; on disait à Paris dans les années 30 que Saint-Léger Léger faisait et défaisait les Ministères). En 1940, nouvelle rupture: Paul Reynaud, sans l'avoir prévenu, renvoie le secrétaire général le 20 mai; il lui propose un poste d'ambassadeur à Washington en juin. Ce départ est pour-

tant une chance qui préserve sa vie : les nazis, à peine arrivés à Paris, cherchent à l'arrêter, et en son absence brûlent sept poèmes achevés qu'ils trouvent chez lui. Depuis 1940, Alexis Léger n'a jamais voulu reprendre de poste d'ambassadeur. Il vit à Washington, passant quelques mois chaque année en France et en Belgique, voyageant beaucoup sur le continent américain où il s'est marié, où il compte de nombreux amis, se gardant de revoir les Antilles, le merveilleux pays de son enfance.

Mais ce personnage dont la carrière déjà eût été prestigieuse et dont l'intelligence est exceptionnelle, est aussi un poète et sa réussite ne semble pas moins grande dans ce domaine. Le poète d'*Éloges* (1908), d'*Anabase* (1921), d'*Amers* (1953), de *Chronique* (1959), cet écrivain que son pseudonyme mystérieux a longtemps caché à tous les regards, a obtenu en 1960 la plus haute distinction internationale, le prix Nobel de littérature.

\*  
\*   \*   \*

Toutes ces chances, toute cette gloire, auraient été pour beaucoup une charge trop lourde, qui les eût écrasés. La charge n'a pas été trop lourde pour lui. La destinée elle-même semble avoir pris soin de la lui alléger, en lui ménageant des arrachements, des dépoillements qui lui ont permis de développer ses dons poétiques. C'est de son exil en France que naissent ses premiers poèmes, ces *Images à Crusoé* qu'il écrit à dix-sept ans : il s'efforce de consoler Crusoé devenu vieux, dans la tristesse loin de son île merveilleuse ; Crusoé, c'est lui-même, l'exilé ; mais Alexis Léger ne sait pas se lamenter, sa poésie est une louange : louange du passé qu'il n'a plus, louange de l'espace libre de la mer, de la végétation tropicale, de la lumière surtout :

*Joie ! ô joie déliée dans les hauteurs du ciel ! Les  
toiles pures resplendissent, les parvis invisibles sont semés  
d'herbages et les vertes délices du sol se peignent au siècle  
d'un long jour . . .*

. . . . .

*Monique Parent*

*Crusoé ! — ce soir près de ton Île, le ciel qui se rapproche louangera la mer, et le silence multipliera l'exclamation des astres solitaires.*

Quelques années plus tard, c'est en son propre nom qu'Alexis Léger célébrera son enfance dans *Éloges*. L'inspiration du souvenir est durable chez lui. Il s'agit encore, en un style éclatant, d'évoquer des spectacles merveilleux ; mais à la poésie descriptive s'ajoute un élément plus profond.

Le jeune poète s'efforce de retrouver intactes et d'exprimer ses impressions d'enfant, la prise de conscience progressive de l'espace et du temps, la naissance du sentiment de la durée intérieure, sans y introduire les notions d'un adulte ; pour le tout-petit, il n'existe qu'une suite d'impressions encore confuses, jeux de lumières et d'ombres, et la vie est rythmée par le bain, les repas, le sommeil ; c'est là l'atmosphère du premier poème d'*Éloges* (*Palmes ! . . .*). Bientôt l'enfant grandi prend conscience de l'espace : toutes choses bien rangées dans la propriété et dans sa petite vie :

*... Je ne connaîtrai plus qu'aucun lieu de moulins et de cannes, pour le songe des enfants, fût en eaux vives et chantantes ainsi distribué . . . A droite*

*on rentrait le café, à gauche le manioc*

*(ô toiles que l'on plie, ô choses élogieuses !)*

*Et par ici étaient les chevaux bien marqués, les mulets au poil ras, et par là-bas les bœufs ;*

*ici les fouets, et là le cri de l'oiseau Annaô — et là encore la blessure des cannes au moulin.*

Cet espace familier, bien organisé, est attrayant, mais moins que l'espace de l'aventure, la mer, que l'enfant bientôt connaît d'expérience :

*... Les voix étaient un bruit lumineux sous-le-vent . . .  
La barque de mon père, studieuse, amenait de grandes figures blanches . . .*

.....

*des hommes d'un haut rang, tous bien vêtus et se taisant,  
parce que la mer avant midi est un Dimanche où le sommeil  
a pris le corps d'un Dieu, pliant ses jambes.*

L'être grandissant au contact du monde prend conscience de sa propre vie, il s'étonne d'exister, il goûte tout à coup sa propre durée : impression fréquente chez un enfant méditatif, mais bien rarement exprimée dans une œuvre littéraire ; Saint-John Perse l'a notée une première fois en 1908, en resongeant à ses journées sur le bateau de son père :

*Il fait si calme et puis si tiède,  
il fait si continuel aussi,  
qu'il est étrange d'être là, mêlé des mains à la  
facilité du jour . . .*

Et cette impression, il la retrouve quand à 53 ans il repart pour l'exil, arraché de nouveau à tout ce qui longtemps a constitué sa vie. Exil douloureux encore, mais aux caractères inversés par rapport au premier ; il repart pour les rivages américains, il va retrouver une vie libre (malgré les difficultés matérielles et la souffrance morale), il retourne à son être profond, à son enfance, il prend conscience de la permanence de son être, et le don poétique le comble de nouveau, plus haut et plus vaste :

*« . . . Comme celui qui se dévêt à la vue de la mer, comme  
celui qui s'est levé pour honorer la première brise de terre  
(et voici que son front a grandi sous le casque),*

*Les mains plus nues qu'à ma naissance et la lèvre plus  
libre, l'oreille à ces coraux où gît la plainte d'un autre âge,  
Me voici restitué à ma rive natale . . . Il n'est d'histoire  
que de l'âme, il n'est d'aisance que de l'âme.*

*Avec l'achaine, l'anophèle, avec les chaumes et les sables,  
avec les choses les plus frêles, avec les choses les plus vaines,  
la simple chose, la simple chose que voilà, la simple chose  
d'être là, dans l'écoulement du jour . . .<sup>1</sup> »*

1. C'est nous qui soulignons.

Et voilà le second pôle de l'inspiration poétique pour Saint-John Perse ; il a connu la richesse — dans tous les sens du mot — mais aussi la pauvreté ; il a su ce qu'apportent à une vie d'homme tous les trésors du monde, recueillis dans l'esprit et le cœur . . . Mais il a su mieux encore le prix d'une âme d'homme privée de toute richesse extérieure : opulence et dénuement, l'une et l'autre ont été pour lui une chance merveilleuse, qui ont donné à sa poésie éclat et profondeur, qui ont alimenté et fortifié son imagination poétique.

Dans la multiplicité des expériences humaines, des connaissances encyclopédiques, Saint-John Perse a puisé une multitude de visions ; son imagination est un trésor de choses vues et de choses lues ; il a parcouru le monde entier, il a lu tout ce qu'un français cultivé du 20<sup>e</sup> siècle peut connaître, et spécialement Valéry, Claudel, A. Breton, et aussi ce que personne ne lit, sauf les spécialistes : non seulement la Bible en hébreu, mais les poèmes védiques, le Zend-Avesta, les livres sacrés de l'Ancienne Égypte, les traités d'anthropologie et de préhistoire, Plotin, Héraclite et Einstein . . . Personne mieux que lui ne sait créer d'un coup de baguette tout un climat saisissant, que notre ignorance a parfois de la peine à localiser, mais que notre sensibilité reconnaît ; voici, dans *Anabase*, les collines étagées au-dessus de la plaine de Chine, tableau d'immensité aux couleurs d'or pâle :

*L'Été plus vaste que l'Empire suspend aux tables de l'espace plusieurs étages de climats. La terre vaste sur son aire roule à pleins bords sa braise pâle sous les cendres. — Couleur de soufre, de miel, couleur de choses immortelles, toute la terre aux herbes s'allumant aux pailles de l'autre hiver — et de l'éponge verte d'un seul arbre le ciel tire son suc violet.*

Ailleurs, nous voici en Perse, vivant pour un instant au cœur d'une enluminure ancienne et fraîche comme en recèlent les vieux manuscrits d'Orient. Et l'habileté n'est pas moins remarquable, l'effet est aussi sûr quand, une seule fois, Saint-John Perse évoque cette atmosphère chrétienne,

qu'impose à son souvenir la pensée de sa mère restée dans la France occupée, durant l'hiver 1941 :

*Dame de haut parage fut votre âme muette à l'ombre de vos croix; mais chair de pauvre femme, en son grand âge, fut votre cœur vivant de femme en toutes femmes suppliciée... Au cœur du beau pays captif où nous brûlerons l'épine, c'est bien grande pitié des femmes de tout âge à qui le bras des hommes fit défaut. Et qui donc vous mènera, dans ce plus grand veuvage, à vos Églises souterraines où la lampe est frugale, et l'abeille, divine ? (Neiges, p. 272<sup>2</sup>)*

\*  
\*   \*  
\*

Ce monde extérieur si présent à la poésie de Saint-John Perse sous tant d'aspects divers, ces climats si variés qu'il sait recréer ne sont pas là seulement pour eux-mêmes; si la nature tropicale est seulement dans *Eloges* un cadre de vie et un objet d'émerveillement, l'imagination du poète ne va pas tarder à se saisir de ce monde visible pour l'élever au rôle de symbole; ainsi dans *Anabase*, l'espace extérieur devient objet de conquête, le premier sens du poème étant d'être le récit épique d'une expédition et de la fondation d'une ville; mais cette conquête est comme la traduction en termes concrets de la grande affaire humaine: le progrès vers la civilisation, et en se tournant vers la réalité de l'être intérieur, la conquête de sa propre pensée, qui est pour le poète l'effort de création poétique. Il faut lire le début du premier chant d'*Anabase*, en y suivant ces trois thèmes: les paroles du conquérant sûr de ses nouvelles positions, — celles du poète qui, décidé à se faire entendre des hommes, chante aussi la puissance, — et l'énergie de tous les aventuriers de l'histoire humaine, dont lui-même est le type et le modèle: car pour Saint-John Perse il n'y a pas plus grande aventure que la création poétique.

2. *Œuvre poétique*, tomes I et II, Paris, Gallimard, 1960. Dans cet article, c'est toujours cette édition que nous utilisons.

*Monique Parent*



Désormais, son imagination va s'intérioriser de plus en plus, laissant presque la valeur symbolique prendre le pas sur la présence concrète du monde. Saint-John Perse une fois en exil, le monde est comme vide pour lui. L'étendue marine, puis les rivages d'Amérique lui deviennent ce *lieu flagrant et nul* qu'il choisit au début de son poème *Exil*, où le thème du néant est prépondérant :

*J'élis un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons.*

.....

*J'ai fondé sur l'abîme et l'embrun et la fumée des sables.*

Mais voici que naît le chant poétique, qui sera une célébration de l'homme :

*Et soudain tout m'est force et présence, où fume encore le thème du néant.*

Ce ne sont plus les objets du monde qui frappent le poète, ce sont les *éléments* où il projette ses états d'âme ; *Neiges*, *Pluies*, *Vents*, c'est le mouvement des eaux et de l'atmosphère qui symbolisent l'âme humaine, sa puissance, son activité, ses émotions, et plus particulièrement l'esprit du poète aux prises avec le langage :

*Ainsi l'homme mi-nu sur l'Océan des neiges, rompant soudain l'immense libration, poursuit un singulier dessein où les mots n'ont plus prise. (Neiges, p. 276)*

*Ha! très grand arbre du langage peuplé d'oracles, de maximes et murmurant murmure d'aveugle-né dans les quinconces du savoir . . . (Vents, p. 300)*

*Amers* nous dit toute la signification de l'élément marin, fête sacrée, puissance du drame, divination des magiciennes, des prêtresses, des Sibylles, tendresse de la Femme, enfin triomphe de la vie sur la mort. La multiplicité des symboles y est remarquable. Et l'Océan est là avec son rythme mouvant, et c'est en lui que le poète trouve un langage :

*Ainsi la Mer vint-elle à nous dans son grand âge et dans ses grands plissements hercyniens — toute la mer à son affront de mer, d'un seul tenant et d'une seule tranche !*

*Et comme un peuple jusqu'à nous dont la langue est nouvelle, et comme une langue jusqu'à nous dont la phrase est nouvelle, menant à ses tables d'airain ses commandements suprêmes,*

*Par grands soulèvements d'humeur et grandes intumescences du langage, par grands reliefs d'images et versants d'ombres lumineuses, courant à ses splendeurs massives d'un très beau style périodique, et telle, en ses grands feux d'écaillés et d'éclairs, qu'au sein des meutes héroïques,*

*La Mer mouvante et qui chemine au glissement de ses grands muscles errants, la Mer gluante au glissement de plèvre, et toute à son afflux de mer, s'en vint à nous sur ses anneaux de python noir,*

*Très grande chose en marche vers le soir et vers la transgression divine . . . (Amers, p. 141-142)*

Voilà donc qu'apparaît l'élément d'unité qui naît du multiple. L'œuvre de Saint-John Perse est comme une immense pyramide ; à la base, toutes les visions du monde et les connaissances si nombreuses qu'il a acquises ; mais par la puissance intellectuelle, la symbolisation progressive, tout converge peu à peu en s'élevant vers un point unique, et passant par l'expérience héroïque des hommes, aboutit à l'expérience unique du Poète. C'est bien cette image que nous suggère le beau passage de *Chronique* où l'on voit le contemplateur se vêtir de toutes les réalités de la terre qu'il a connues au cours de sa vie ou qu'il peut connaître par la pensée :

*Et ramenant enfin les pans d'une plus vaste bure, nous assemblons, de haut, tout ce grand fait terrestre.*

*Derrière nous, par là-bas, au versant de l'année, toute la terre, à plis droits, et de partout tirée, comme l'ample cape de berger jusqu'au menton nouée . . .*

.....

... *Et par-dessus l'épaule, jusqu'à nous, nous entendons ce ruissellement en cours de toute la chose hors des eaux.* (II, p. 338-339)

En fait, cela a toujours été vrai, mais cela devient plus sensible à mesure que progresse son œuvre, Saint-John Perse n'a jamais eu qu'un seul thème : l'expérience humaine dans ce monde spatial et temporel, et de cette expérience la sienne propre est le type. Saint-John Perse est un poète du temps. *Eloges* et *Anabase* sont des poèmes de la durée, le premier d'une manière simple, le second d'une manière complexe et symphonique ; il y a trois sortes de durée dans *Anabase* : le développement de la conquête dans le temps occupe une partie de l'année (trois grandes saisons), et les progrès de l'humanité vers la civilisation durent quarante siècles ; à des échelles différentes, ces deux durées sont de même sorte : elles sont linéaires, elles progressent vers une fin ; ce sont deux aspects du temps de l'histoire ; à elles deux s'ajoute le temps intérieur de l'homme, cherchant à se connaître, à se posséder lui-même, à faire œuvre d'artiste, à s'exprimer : cette durée-là est cyclique, elle retourne aux mêmes états et progresse en spirale. Mais après *Anabase*, nous quittons le domaine de la soumission au temps : *Exil* est la victoire de l'unité intérieure sur le temps ; ce qui frappe le poète, c'est l'identité entre ce qu'il était enfant et ce qu'il est maintenant : la personne humaine est une et durable. *Pluies* et *Vents* semblent être des poèmes intemporels, *Amers* rassemble dans l'élément marin toute l'histoire humaine. Mais surtout c'est dans *Chronique* que se trouve exprimé clairement cet aspect de l'homme qui transcende le temps. Le contemplateur monté sur une colline du massif des Maures, semble avoir sous les yeux avec le paysage provençal, toute sa vie, toute la terre, toute l'histoire de l'univers terrestre ; et il constate que l'homme y reste toujours un étranger, que son âme ne se laisse pas apprivoiser par le temps ; la personne humaine se prête à la vie terrestre, mais elle appartient à un autre univers : lequel ? c'est ce que Saint-John Perse ne saurait préciser, c'est ce qu'il espère découvrir

dans la mort, sûr qu'il est de trouver un Au-delà; ces pensées naissent d'une expérience, celle d'une vieillesse où l'affaiblissement physique n'a pas usé l'être profond :

*Grand âge, vous mentiez: route de bruisse et non de cendres... La face ardente et l'âme haute, à quelle outrance encore courons-nous là? Le temps que l'an mesure n'est point mesure de nos jours. Nous n'avons point commerce avec le moindre ni le pire. Pour nous la turbulence divine à son dernier remous...*

.....

*... et notre lit n'est point tiré dans l'étendue ni la durée.*

.....

*Grand âge, vois nos prises: vaines sont-elles, et nos mains libres. La course est faite et n'est point faite; la chose est dite et n'est point dite. Et nous rentrons chargés de nuit, sachant de naissance et de mort plus que n'enseigne le songe d'homme.*

.....

*Irréprochable, ô terre, ta chronique, au regard du Censeur! Nous sommes pâtres du futur, et ce n'est pas assez pour nous de toute l'immense nuit dévonienne pour étayer notre louange... Sommes-nous, ah, sommes-nous bien? — ou fûmes-nous jamais — dans tout cela?*

Cette supériorité de l'homme sur les choses terrestres, elle trouve son expression dans une image de tonalité homérique, qui clôt le chant III de *Chronique* :

*... Que nous savons-nous de l'homme, notre spectre, sous sa cape de laine et son grand feutre d'étranger?*

*Ainsi l'on voit au soir, dans les gros bourgs de corne où les ruraux prennent leurs semences — toutes fontaines désertées et toute place de boue sèche marquée du piétinement fourchu — les étrangers sans nom ni face, en longue coiffe rabattue, accoster sous l'auvent, contre le montant de pierre de la porte, les grandes filles de la terre fleurant l'ombre et la nuit comme vaisseaux de vin dans l'ombre.*

*Monique Parent*

Noions-le, à mesure que la pensée de Saint-John Perse s'élève vers l'unité, son art passe d'un caractère pictural à un caractère sculptural; c'est à la statuaire que l'on pense plusieurs fois dans *Chronique*, devant ces grandes images qui ponctuent le texte et en soutiennent le sens.

Ainsi l'imagination de Saint-John Perse apparaît comme celle d'un magicien capable de faire surgir l'unité d'un monde innombrable d'objets précieux; mais sa baguette, c'est son langage, ce mode d'expression si original, qu'il pressentait avant *Anabase*, dont il a développé les caractères propres ensuite; c'est un langage qui ne prend pas les choses de face, mais les dit *de profil* (*Eloges*, p. 47); c'est le mode d'expression choisi par un homme habitué au langage chiffré des Ambassades :

*Et vous pouvez me dire: Où avez-vous pris cela? — Textes reçus en langage clair! versions données sur deux versants!... Toi-même stèle et pierre d'angle!... Et pour des fourvoiements nouveaux, je t'appelle en litige sur ta chaise dièdre,*

*O Poète, ô bilingue, entre toutes choses bisaiguës, et toi-même litige entre toutes choses litigieuses — homme assailli du dieu! homme parlant dans l'équivoque!... ah! comme un homme fourvoyé dans une mêlée d'ailes et de ronces, parmi des noces de busaigles! (Vents, p. 367-368)*

*Textes reçus en langage clair:* Saint-John Perse avoue ici que le travail du style est fait en quelque sorte pour obscurcir ses impressions: ce qu'il lit clairement dans le monde extérieur ou en lui-même, il s'efforce de le transposer; comment cela? en unissant les deux plans: le plan concret, sensible, et les réalités spirituelles « versions données sur deux versants », mais il ne s'agit pas d'un obscurcissement gratuit, qui serait une fantaisie, un caprice. Il est nécessaire, parce qu'il tient à la nature du poète, homme qui ignore la séparation logique que la vie pratique établit entre les réalités de nature différente, ou ces distinctions que réclame l'analyse philosophique. Le poète est cet être double, ce bilingue, ce Janus bifrons, qui en même temps

éprouve la réalité extérieure dans sa puissance concrète, et en saisit la signification humaine, spirituelle, celui qui dans l'instant voit toute l'histoire humaine; il a ce pouvoir de synthèse, qui, par exemple, fait des œuvres de Teilhard de Chardin, en quelque sorte des poèmes. Le poète, par sa vision du monde, par son don de double-vue, par cette nécessité de l'expression qui lui paraît une obligation venue d'ailleurs, une violence à lui faite par la divinité, est obligé de faire violence à son tour au langage courant; là où le langage normal exprime une seule idée à la fois, le poète, pense Saint-John Perse, va exprimer dans la même phrase deux ou trois idées différentes, ou plutôt la même idée à deux ou trois plans différents.

Le premier aspect de cette traduction, *c'est la disparition de l'anecdote précise, et l'expression par allusion*. A la source de bien des passages de Saint-John Perse, il y a une anecdote, mais elle n'est pas reconnaissable; prenons un exemple: le *Poème à l'Étrangère* qui fait partie de *Exil*, est adressé à une castillane exilée sur le continent américain; elle se plaint, douloureuse, de ce sentiment d'étrangeté répandu sur toute la vie d'un exilé; elle s'adresse au poète, lui demandant un chant pour charmer son mal, un souvenir de l'atmosphère espagnole:

*... Vous qui chantez — c'est votre chant — vous qui chantez tous bannissements du monde, ne me chanterez-vous pas un chant du soir à la mesure de mon mal ?*

.....

*... O vous, homme de France, ne ferez-vous pas encore que j'entende, sous l'humaine saison, parmi les cris de martinet et toutes cloches ursulines, monter dans l'or des pailles et dans la poudre de vos Rois*

*un rire de lavandière aux ruelles de pierre ?*

Car tout ce qui fait sa vie quotidienne en pays d'exil, tout ce qui peut paraître agréable ou curieux, ne peut l'intéresser :

*Monique Parent*

*... Ne dites pas qu'un oiseau chante, et qu'il est, sur mon toit, vêtu de très beau rouge comme Prince d'Eglise. Ne dites pas — vous l'avez vu — que l'écureuil est sur la véranda; et l'enfant aux journaux, les Sœurs quêteuses et le laitier. Ne dites pas qu'à fond de ciel*

*un couple d'aigles, depuis hier, tient la Ville sous le charme de ses grandes manières.*

*Car tout cela est-il bien vrai, qui n'a d'histoire ni de sens, qui n'a de trêve ni mesure ? ... Oui tout cela qui n'est pas clair, et ne m'est rien, et pèse moins qu'à mes mains nues de femme une clé d'Europe teinte de sang ...*

Que vient faire, pourrait-on dire, ce couple d'aigles ? Il s'agit d'aigles qui étaient venus faire leur nid sur le toit du Sun Life Building, alors seul gratte-ciel de Dominion Square, et la Ville est Montréal. On voit comment l'anecdote est retirée de la réalité historique, élevée au plan poétique, et aussi pourquoi elle a été retenue, comme exemple de ces faits curieux qui doivent intéresser le voyageur, le touriste, mais ne peuvent distraire l'exilé de son mal intérieur.

Le second aspect de ce langage mystérieux, c'est l'usage de mots inattendus, difficiles à identifier qui créent une impression d'étrangeté. Ainsi au chant III d'*Anabase* (l'un des plus obscurs de tout le poème et que personne ne semble avoir pu élucider jusqu'ici), le poète évoque probablement la naissance de la civilisation, les débuts de la poésie, de la magie, d'une vie organisée. A deux reprises, une allusion est faite à l'*eau pure*, si nécessaire dans la fondation d'une ville :

*Ha ! plus ample l'histoire de ces feuillages à nos murs, et l'eau plus pure qu'en des songes, grâces, grâces lui soient rendues de n'être pas un songe ! Mon âme est pleine de mensonge, comme la mer agile et forte sous la vocation de l'éloquence ! L'odeur puissante m'environne. Et le doute s'élève sur la réalité des choses. (I, p. 157)*

La seconde fois, nous nous heurtons à un mot inconnu, *Jabal* :

*A la moisson des orges l'homme sort. L'odeur puissante m'environne, et l'eau plus pure qu'en Jabal fait ce bruit d'un autre âge . . .*

Nous pouvons chercher dans tous les dictionnaires, Jabal n'y figure pas, ni comme nom de lieu, ni comme nom de personne. Si ! pourtant, *Jabal* est le nom d'un fils de Lamech, dans la Genèse. Consultons donc un hébraïsant : *Jabal* est en hébreu un verbe qui veut dire conduire, apporter, offrir, et *c'est aussi un nom qui signifie le courant d'une rivière ou d'un fleuve*. Ainsi la phrase de Saint-John Perse signifie :

. . . et l'eau plus pure que dans le courant d'un fleuve . . .  
Il s'agit de l'eau d'une source, cette eau douce indispensable à la vie dont nous parlait l'autre strophe.

On ne pourra bien comprendre la poésie de Saint-John Perse que si l'on arrive à identifier tous les mots étranges et toutes les citations qui s'y trouvent, mais ce travail n'est pas près d'être fait.

Cette impression de mystère est enfin créée par un usage symphonique du langage qui permet d'exprimer plusieurs thèmes dans une seule phrase ; ainsi presque tout le chant I d'*Anabase* peut être interprété comme l'appel d'un conquérant qui pousse les hommes à l'aventure, dans le climat d'une terre infertile et saline comme le désert de Gobi, mais il peut et doit être aussi compris comme l'appel du poète qui convie les hommes à entrer dans cette grande aventure intellectuelle et spirituelle qu'est l'œuvre poétique.

*. . . En robe pure parmi vous. Pour une année encore parmi vous. « Ma gloire est sur les mers, ma force est parmi vous !*

*A nos destins promis ce souffle d'autres rives et, portant au delà les semences du temps, l'éclat d'un siècle sur sa pointe au fléau des balances . . . »*

*Mathématiques suspendues aux banquettes du sel ! Au point sensible de mon front où le poème s'établit, j'inscris ce chant de tout un peuple, le plus ivre,*



à nos chantiers tirant d'immortelles carènes ! (I, p. 152-153)

Il apparaît clairement que le commun des hommes est ici exhorté par un personnage qui semble être le conquérant, mais qui a aussi un pouvoir sacerdotal ou religieux indiqué par sa robe blanche (*pure*), et qui semble se soucier encore plus de la vie de l'esprit que de la vie concrète; il prépare une grande entreprise, dont le souffle vient d'ailleurs, il a l'intention de s'emparer d'une gloire séculaire — par une *conquête*, mais aussi par un *chant*, dans lequel toute l'humanité active prendra sa part — Et si les carènes sont immortelles, c'est qu'il s'agit d'une aventure qui concerne toute l'histoire humaine et tout l'esprit humain. Ainsi par le jeu du langage, le poète-magicien montre que sa pensée se meut sur plusieurs plans simultanément.

Saint-John Perse choisit donc une expression mystérieuse pour sa richesse et sa puissance. Il la choisit aussi par respect pour l'objet de sa célébration; sa poésie est une louange du monde et de l'homme, et tout à coup devant la réalité qu'il veut chanter, ce poète aristocrate et hautain se sent saisi d'humilité, comme un prêtre devant un mystère sacré, comme un serviteur devant un souverain d'Orient: ainsi en est-il au début d'*Amers*, cette célébration de l'Océan marin, élément sacré qui représente la vie universelle :

*Ainsi louée, serez-vous ceinte, ô Mer, d'une louange sans offense.*

*Ainsi conviée serez-vous l'hôte dont il convient de taire le mérite.*

*Et de la Mer elle-même il ne sera question, mais de son règne au cœur de l'homme :*

*Comme il est bien, dans la requête au Prince, d'interposer l'ivoire ou bien le jade*

*Entre la face suzeraine et la louange courtisane.*

Le poème alors devient un objet précieux, offert à la beauté, à la puissance du Cosmos. Ses rythmes larges et

bien marqués en font un chant sacré, son langage savant et harmonieux en fait un objet rare, un ouvrage artistement travaillé. Son étrangeté même ajoute à son prix, pense Saint-John Perse, fidèle en cela à son tempérament de créole.

Il est temps de définir l'imagination de ce poète que nous avons vu occupé à mettre l'unité dans un monde de richesses, puis à créer un langage qui soit fidèle à la fois à cette abondance et à cette unité, puisqu'il contient tant d'éléments hétéroclites, mais réussit à donner une seule impression singulière. L'imagination de Saint-John Perse se caractérise par le goût de la grandeur et de l'immensité; elle a un caractère cosmique, et la vision du poète, loin de se contenter d'un univers clos, se meut dans un monde largement ouvert traversant avec aisance l'espace et le temps; c'est bien l'imagination d'un poète du 20<sup>e</sup> siècle, le siècle de l'avion et des fusées spatiales, le siècle de l'évolutionnisme, de la préhistoire et des visions du monde futur. C'est pourquoi en le lisant, on songe à Teilhard de Chardin, car l'un et l'autre aiment le cosmos d'un grand amour, et voient l'homme à la pointe de l'évolution. Cette imagination éprise de hauteur, d'immensité, de déroulement séculaire, d'éternité, si elle pense en termes d'architecte voit dans le poème non pas un temple comme le faisait Valéry mais une ville entière: c'est le thème d'*Anabase*. Mais elle rejette bientôt l'image comme insuffisante: non, le poète n'est pas un architecte, c'est un navigateur, c'est un aventurier qui part sur l'Océan à la recherche de pays nouveaux; tel est le sens de la phrase qui élôt *Anabase*:

*Terre arable du songe ! Qui parle de bâtir ? — J'ai vu la terre distribuée en de vastes espaces et ma pensée n'est point distraite du navigateur.*

Le thème du voyage, celui du départ hantent la pensée de Saint-John Perse:

*Et la terre en ses graines ailées, comme un poète en ses propos, voyage . . . (I, p. 168)*

*Monique Parent*

*Tous les chemins du monde nous mangent dans la main !*  
(I, p. 134)

*S'en aller ! s'en aller ! Parole de vivant.* (Vents,  
p. 334)

Ce thème, qui est une ouverture, termine bien souvent ses poèmes ; il en est ainsi dans sa première œuvre, où le voyage dans l'au-delà, la Mort, est la pensée consolatrice pour Crusôé :

*Tu attendais . . . . le lever du grand vent qui te descellerait  
d'un coup, comme un typhon, divisant les nuées devant  
l'attente de tes yeux.* (I, p. 94)

Il en est ainsi dans son dernier poème, *Chronique*, où le vieillard s'apprête à courir l'aventure suprême :

*Pour nous chante déjà plus hautaine aventure.* (II,  
p. 342)

Et l'inspiration lente qui a mûri chacune de ses œuvres, apparaît à Saint-John Perse comme une montée progressive des grandes eaux, un flux irrésistible qui le soulève comme la marée soulève le bateau :

*Car il y avait un si long temps que j'avais goût de ce  
poème, et ce fut tel sourire en moi de lui garder ma pré-  
venance : tout envahi, tout investi, tout menacé du grand  
poème, comme d'un lait de madrépores ; à son afflux, docile,  
comme à la quête de minuit, dans un soulèvement très lent  
des grandes eaux du songe, quand les pulsations du large  
tirent avec douceur sur les aussières et sur les câbles.*  
(Amers, p. 138)

Aussi bien, si Saint-John Perse refuse de créer sa poésie par la seule inspiration du songe, il souhaite unir cet élément irremplaçable, à une longue méditation et à une réflexion critique. Il ne néglige pas la puissance du subconscient, bien qu'il ne veuille pas s'y livrer aveuglément, en abdiquant la raison et le jugement.

Dans le thème du départ, dans celui de la mer qui symbolise l'inspiration, dans celui de la navigation qui symbolise le poème, c'est le goût de la rupture et de la liberté qui s'exprime ;

*je m'en vais, ô mémoire ! à mon pas d'homme libre, sans horde ni tribu, parmi le chant des sabliers . . .*

mais l'aventure est aussi constructrice, car elle mène à la connaissance qui ne s'acquiert pas seulement par une réflexion intellectuelle, mais par un engagement de tout l'être. Dans son discours de Stockholm, Saint-John Perse a défini ainsi la poésie :

Se refusant à dissocier l'art de la vie, ni de l'amour la connaissance, elle est action, elle est passion, elle est puissance et novation toujours, qui déplace les bornes. L'amour est son foyer, l'insoumission sa loi, et son lieu est partout dans l'anticipation. Elle ne se veut jamais absence ni refus . . .

L'inertie seule est menaçante. Poète est celui-là qui rompt pour nous l'accoutumance . . . Qu'à tous il dise clairement le goût de vivre ce temps fort ! Car l'heure est grande et neuve où se saisir à neuf. Et à qui céderions-nous l'honneur de notre temps ?

Valéry dans le poème *Aurore* nous donne pour image de sa poésie la présence de cette jeune femme « son Espérance », qui nage dans un bassin d'eau transparente. Saint-John Perse aussi nous livre une image, qui pour être plus énigmatique, ne nous laisse pas moins voir à travers elle sa propre personnalité : c'est une sorte de Victoire hellénique, drapée de longs plis, qui passe rapidement devant les demeures humaines : elle apparaît au détour d'une strophe, elle passe de profil sans rien voir de la vie quotidienne et son passage est un appel pour nous tous. Où va-t-elle ? A l'aventure, et vers cette grande aventure qu'est pour tout homme le passage de la mort ; mais elle est vivante, elle nous redit la puissance de ce qui en nous est immortel, elle est pour l'homme promesse d'éternité :

*Monique Parent*

*Hors des légendes du sommeil toute cette immensité de l'être et ce foisonnement de l'être, toute cette passion d'être et tout ce pouvoir d'être, ah ! tout ce très grand souffle voyageur qu'à ses talons soulève, avec l'envoi de ses longs plis — très grand profil en marche au carré de nos portes — le passage à grands pas de la Vierge nocturne ! (II, p. 333)*

Ce que Saint-John Perse a trouvé à travers les innombrables richesses et toutes les expériences que la vie lui a offertes, c'est le foisonnement et l'immensité de l'être ; ce qu'il a éprouvé et ce qu'il exprime sa poésie c'est la passion d'être et le pouvoir d'être ; ce qu'il nous apporte, c'est un courage exaltant et une certitude dynamique, la confiance en l'homme, qui n'est pas seulement un mortel, mais qui est aussi un voyageur, un aventurier, capable de dépasser la terre et de posséder une autre vie, vers laquelle tend tout son être. Saint-John Perse qui est peut-être notre plus grand poète vivant, est certainement un des plus grands poètes de l'aventure humaine que le 20<sup>e</sup> siècle nous ait donnés.

Les poèmes de Saint-John Perse partent de l'espace, puis entrent dans l'expression du temps, et de là viennent à traduire l'attitude intérieure qui est pour lui celle du moment, tout en restant une attitude typiquement humaine. Ainsi la conquête spatiale du conquérant devient, projetée dans le temps, l'image de la conquête de l'homme par soi-même à travers l'histoire, et celle-ci est l'image du pouvoir que le poète a conquis sur son inspiration ; ainsi les sables arides des plages d'Amérique sont-ils pour l'exilé l'image de sa vie dépouillée, puis de son âme solitaire ; ainsi la nappe des neiges devient le symbole de la durée d'une existence humaine, puis de l'attente douloureuse. Dialectique constante, naturelle puisque l'homme conçoit le temps en termes d'espace et que c'est la durée transformée en mémoire qui lui fait prendre conscience de sa vie personnelle. Mais Saint-John Perse joue des ressources sémantiques du langage pour annoncer et rappeler, à chacune des étapes, la présence des autres. Qu'il réveille par le contexte le sens

secondaire d'un mot, sans pour cela faire disparaître le sens principal, ou qu'il introduise un terme mystérieux qui détourne la pensée de l'univers coneret, il s'entend à désarmer la rigidité du langage. Il exprime plus d'une pensée à la fois, car il fait résonner les harmoniques des mots, en les heurtant, en les accordant, en révélant par des modulations sensibles, le mouvement de ses associations d'idées. Il donne ainsi à son style poétique un caractère symphonique. C'est pourquoi il est celui que réclamait silencieusement la pensée contemporaine, de sorte que la grande aventure de l'Esprit en notre temps ne soit pas seulement exprimée en équations, mais soit illustrée dans un nouvel humanisme par des images somptueuses, des rythmes puissants et harmonieux, des sonorités vibrantes. Si Ronsard a été le poète de l'humanisme de la Renaissance, Saint-John Perse restera, je crois, le poète de l'humanisme du 20e siècle.

MONIQUE PARENT  
*Université de Strasbourg*